Document generated on 10/12/2024 12:42 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

L'assassin de la 2e Avenue

Claude La Charité

Number 144, Winter 2020

Dépression : nouvelles du fond du baril

URI: https://id.erudit.org/iderudit/94278ac

See table of contents

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

La Charité, C. (2020). L'assassin de la 2e Avenue. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (144), 44–53.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'assassin de la 2e Avenue

Claude La Charité

Longtemps, il n'a été qu'une ombre fugitive. Au point que j'ai douté de son existence. Je n'arrivais pas à mettre un visage ou un nom sur celui qui a décimé ma famille. Je n'y arrive toujours pas, mais je peux aujourd'hui dire que ce type est sournois, qu'il sait se faire oublier. Il reste tapi longtemps dans l'ombre et frappe au moment où on s'y attend le moins. Il est précis, méthodique. Il aime à voir souffrir. Au point d'inventer des moyens de faire durer son plaisir qu'il distille de notre souffrance. Il connaît tous les raffinements des supplices. Il fait mourir selon une méthode lente.

Il a frappé deux fois, à vingt ans d'intervalle, se faisant tour à tour tueur à gages, pharmacien, plombier ou marchand de sable. La première fois, c'était en 1982 et j'étais trop jeune. Je n'avais que sept ans quand il a exclu ma mère et mes deux frères aînés. La deuxième fois, c'était en 2002 et j'étais trop loin. J'habitais à cinq cent cinquante-huit kilomètres lorsqu'il a achevé son travail, en s'en prenant à mon père. Une mort percolée, comme il les aime. Douze ans à inoculer son poison selon une posologie presque indétectable, qui finit par avoir raison de sa victime en 2014. Ce tueur lent, méthodique, c'est l'assassin de la 2e Avenue. Je l'appelle ainsi, car c'est là qu'il a frappé la première fois, en descendant cette avenue à Sainte-Marthe-sur-le-Lac.

Seul mon père l'avait aperçu de loin. Mais il n'a jamais pu le décrire avec précision. Une seule chose était claire : la peur qu'il lui inspirait. Et c'était cette peur qu'il sentait descendre l'avenue et qu'il voyait, par-delà la fontaine et la grille en fer forgé qui barrait l'accès à l'entrée de notre maison, à travers les stores verticaux de son bureau à l'étage. Bien qu'il fût incapable de dresser son portrait-robot, une chose était sûre : cet homme, cet individu, cette chose était venue le liquider. Et mon père, amaigri, les yeux rougis, le dos voûté, en tremblait de tous ses membres, appuyé contre

la bibliothèque, le regard exorbité, échappé de son centre de gravité.

Et j'étais là, à peine entré dans l'âge de raison, partageant sa détresse sans en comprendre la cause et doutant malgré moi de la réalité de la chose.

•

Tout était mystérieux. Mes frères qui avaient dix ans de plus que moi chuchotaient entre eux. Ma mère cherchait à me protéger, en me cachant tout, mais elle ne pouvait rien contre l'évidence qui crevait les yeux. Mon père maigrissait à vue d'œil. Il ne parlait plus. Il tremblait. Les jours de semaine, du moins au début, il suivait tant bien que mal sa routine. Il prenait sa douche, enfilait son costume-cravate, puis figeait dans l'escalier, incapable de descendre les marches jusqu'à sa voiture qui l'aurait mené à son bureau. Statue de sel. Il s'agrippait à la rampe. Mes frères et ma mère cherchaient à le convaincre de descendre jusqu'au rez-de-chaussée où se trouvait la cuisine. Ou alors de remonter jusqu'à la chambre à coucher. De prendre un moment pour s'asseoir. De boire un verre d'eau. Rien à faire. Il ne répondait pas. Il ne nous regardait plus. Emmuré en lui. Vacillant sur la marche. Accroché aux barreaux de la rampe.

Ma mère me disait d'aller jouer dans la galerie grillagée. Je restais tout près, pour voir sans être vu. Mes frères tentaient d'aider mon père à descendre les marches ou à les remonter, quitte à le soulever. Mais il se raidissait de toutes ses forces pour rester sur place. Debout, tremblant, mais en place. Ma mère éclatait en sanglots. Mon frère, le cadet, disait alors, au bord des larmes lui aussi : « Papa maigrelet, tu peux pas rester là. Viens avec nous. » La douceur ne produisait pas plus d'effet que la force.

Et de guerre lasse, mes frères et ma mère se retiraient, pour réfléchir à la manière de faire cesser le pied de grue au milieu de l'escalier. On ne pouvait pas contraindre mon père, on ne pouvait pas l'émouvoir. On ne pouvait certes

pas le menacer ou chercher à lui faire peur, lui qui était déjà l'ombre de lui-même. Fallait-il appeler l'ambulance ? Mais qu'est-ce que les voisins penseraient ? Il fallait que personne ne sache que l'avocat, conseiller de la reine, juge municipal, président du conseil d'administration de la caisse populaire et de l'hôpital, ne pouvait plus descendre l'escalier de sa maison au bord du lac des Deux Montagnes.

Quand il n'y avait plus de témoins, mon père remontait les marches une à une pour trouver refuge dans son bureau, du côté opposé de la chambre à coucher par rapport au couloir. Il s'accoudait à la bibliothèque pour ne pas tomber, le regard fixé sur l'avenue, cintré dans sa veste bleu pâle, avec un mouchoir rose glissé dans la poche extérieure gauche :

— Il… est venu… m'achever.

•

Puis tout est allé très vite, du moins dans mon souvenir. Il a fallu déployer les grands moyens pour exfiltrer mon père. Non pas en appelant les services d'urgence, car il était hors de question qu'il aboutisse à l'hôpital de Saint-Eustache. Le président du conseil d'administration ne pouvait pas y être admis. D'ailleurs, le président du conseil d'administration ne pouvait pas être malade. Surtout pas de ce genre de maladie insipide et inodore qui ne s'entend, ne se voit, ni ne se touche.

Les Men in Black sont arrivés pour le faire monter de force dans une auto, et sans doute mon père redoutait-il que l'assassin soit du nombre. Tout ce dont je me souviens, c'est qu'il avait fallu appuyer sur la tête de mon père pour éviter qu'il ne se cogne contre le châssis et pour qu'il entre dans la voiture.

Il fut admis à l'hôpital Royal Victoria, où l'on testait de grosses pilules blanches pour faire disparaître les assassins descendant les avenues. Mais par-dessus tout, les Men in Black avaient veillé à effacer tout souvenir de son enlèvement, grâce à l'électroconvulsivothérapie, mieux connue sous le nom de traitement par électrochocs.

La semaine suivante, quand je suis retourné à l'école, ma mère, dans le cas où l'on me parlerait de mon père, m'avait dit de répondre qu'il souffrait d'une hépatite. J'ignorais tout de cette maladie, à commencer par l'orthographe du mot. Il était clair que l'hépatite était moins grave que de voir l'assassin descendre la 2e Avenue. L'hépatite atteint le foie et on en meurt parfois, mais on meurt à tout coup de voir l'assassin de la 2e Avenue, d'une mort lente.

•

À force de transfusions, d'électrochocs et de pilules, mon père avait obtenu son congé de l'hôpital des semaines plus tard.

Lui qui ne portait que la moustache était revenu avec une barbe drue. Ma mère, appliquant de la mousse d'abondance, lui avait redessiné un menton et des joues, en quelques coups de rasoir droit. Assis sur une chaise dans la salle de bain, il s'était laissé faire, comme un enfant. Cette docilité m'avait surpris, tout comme l'intimité retrouvée entre mon père et ma mère. Une intimité d'une douceur que je n'avais jamais soupçonnée et qui semblait augurer un renouveau sans électrochocs ni transfusions. Comme si tout cela n'avait jamais existé. Il ne fallait pas en parler, comme il ne faut pas parler de corde dans la maison du pendu.

Tout sembla rentrer dans l'ordre. Mon père reprit son travail, même si ses costumes avaient deux ou trois tailles de trop. C'était une conséquence de sa maladie. L'hépatite peut provoquer une perte de poids importante. À son retour à la maison, dès que j'entendais la porte du garage s'ouvrir vers dix-huit heures, je courais l'embrasser en haut de l'escalier. Le soir, en venant me border, il m'apportait, en la laissant couler longtemps pour qu'elle soit bien froide, un verre d'eau tout en relief qui avait l'air d'être en glace. Illusion qui donnait à cette routine retrouvée un air factice, ne serait-ce que parce qu'à côté du verre, sur le lavabo, se trouvait une pharmacopée nouvelle.

Ces pilules donnèrent bientôt un goût amer à la nouvelle lune de miel de mes parents. Au départ, les disputes se faisaient à mi-voix, la porte fermée, dans la salle de bain. Puis, le conflit se transporta dans la chambre à coucher, la porte ouverte, avant qu'ils se mettent à s'engueuler partout. Mon père ne voulait plus prendre ses médicaments. Ma mère ne voulait pas le voir retomber dans un mal qui n'avait alors de nom dans aucune langue. Les reproches volaient en escadrilles. On n'aurait jamais dû l'hospitaliser. Il n'avait besoin que de repos. Un simple voyage en Floride l'aurait rétabli. Et puis, tout avait été si mal géré en son absence. On avait dépensé des fortunes, alors qu'il n'y avait plus d'argent qui rentrait.

Ma mère préférait battre en retraite, en pensant à ce qu'elle avait fait pour préserver les apparences, en l'absence de son mari qui soignait ses problèmes de foie. Maintenant qu'il était guéri, il était aux prises avec d'autres problèmes, de mauvaise foi.

•

Un soir, il rentra très tard, déparlant, titubant. Le sang coulait d'une plaie au-dessus de son sourcil droit. Ma mère l'accabla de reproches. Lui, avocat, juge municipal, qui rentrait saoul en pleine nuit ! Et qui, en plus, s'était sans doute battu avec d'autres ivrognes comme lui ! Il prétendait s'être blessé en ouvrant la portière de sa voiture. Comme ma mère refusait qu'il couche dans le lit conjugal, il dut retraiter au sous-sol.

Il s'installa dans un transat rangé pour l'hiver. Je descendis le border comme il le faisait d'ordinaire avec moi. J'avais peine à le reconnaître. Je n'arrivais pas à comprendre ce qui arrivait. Peut-être était-ce l'assassin qui était revenu le tabasser ? Et comme il refusait par principe d'en parler, il avait sans doute inventé l'histoire de la portière. Je me mis à pleurer, en le prenant dans mes bras, trop petits pour étreindre sa carrure de géant. Et ce fut là l'une des dernières fois que je cédai spontanément à l'émotion. J'appris par la

suite à ravaler mes larmes et à donner le change, en feignant l'impassibilité.

Les tentatives pour recoller les morceaux ne furent pas concluantes. Un bref voyage de trois jours à New York pendant Pâques fit croire à une accalmie. Mes parents m'avaient emmené. Je me souviens surtout de les avoir surpris contorsionnés sur la moquette de la chambre d'hôtel, nus comme des vers, à bout de souffle, avant de disparaître sur la pointe des pieds avec la certitude d'être de trop.

Au retour, les choses allèrent de mal en pis. Les portes claquèrent et les échanges entre mon père et ma mère ne furent plus que cris et vociférations. Au point que ma mère appela sa sœur pour lui demander conseil, parce qu'il était allé plus loin que d'ordinaire et avait même serré ses mains autour de son cou. L'évidence s'imposait : la séparation.

Quand mon père reçut la procédure de l'avocate de ma mère, ce fut la fin. La fin de tout. S'il pouvait à la rigueur accepter qu'on lui rappelle son hospitalisation ou qu'on insiste pour qu'il prenne ses médicaments, s'il pouvait aussi dans ses bons jours passer l'éponge sur la gestion calamiteuse du patrimoine familial en son absence, en revanche, il était hors de question qu'il se retrouve devant la chambre de la famille à la Cour supérieure du Québec pour une sordide affaire conjugale, comme un accusé.

Il demanda alors à mes frères de quel côté ils étaient. Et comme ils ne purent se résoudre à prendre parti, mon père en conclut qu'ils étaient contre lui. Moi seul ai été épargné en raison de mon âge.

Et alors mon père vida une à une chaque pilule de chaque bouteille dans la cuvette des toilettes. Il y jeta aussi son alliance en or rose, blanc et jaune. Et actionnant la chasse d'eau, il s'écria : « À mon ex-femme, à mes ex-fils ! »

Sans doute espérait-il par ce geste d'éclat clore cet épisode de sa vie, sur lequel planait l'ombre portée de l'assassin de la 2e Avenue. Même ses pilules lui en rappelaient l'existence, comme un poison quotidien sous des airs trompeurs d'antidote préparé par un pharmacien homicide.

•

À l'automne 2001, l'assassin, rusé, changea de tactique. Il se fit plombier.

Après la séparation et le divorce, mon père rompit tout lien avec son ex-femme et ses deux ex-fils, pour parler comme lui. Sa nouvelle compagne, plus jeune que lui de vingt ans, emménagea dans notre ancienne maison familiale. Le temps qu'elle atteigne l'âge qu'il avait lors de leur rencontre, tout alla bien, en apparence. Mon père avait banni le lithium de sa vie, il dormait trois ou quatre heures par nuit, comme Jean-Paul II, aimait-il à dire, et il ne portait plus à ses doigts qu'une médaille de Lourdes qu'il avait fait monter en bague.

Alors que mon père venait d'être opéré de la prostate, l'assassin mué en plombier prit un malin plaisir à détraquer les conduites d'eau qui courent dans le faux plafond de la cave. Une soudure défaite à un raccord entre deux tuyaux. Un travail de professionnel, le vert-de-gris donnant l'illusion de l'usure du temps.

Mon père ne fut pas dupe. Il repéra d'emblée le sabotage. En soi, le problème n'avait rien de grave. Il suffisait de mettre une bassine en dessous, le temps qu'un plombier — un vrai, pas un saboteur — refasse la soudure. Le problème était qu'il y avait du vert-de-gris partout, caché dans le plafond, dans les murs et dans le plancher, ce que le saboteur ne savait que trop bien. Il lui suffisait d'une entaille invisible avec son coupe-tuyau et l'eau allait s'écouler. D'abord, goutte à goutte, puis en mince filet, jusqu'à ce qu'elle se mette à gicler, lorsque les soudures céderaient une à une par effet de contamination. Et il y aurait alors de l'eau partout, comme la fois où le lac avait été en crue, que la pompe submersible ne s'était pas déclenchée, si bien que la moquette de la salle de jeux serait inondée, tout comme le carrelage de la piste de danse et même les pierres de lave de la fontaine près du bar, sous la fresque en relief représentant le Pain de Sucre de Rio de Janeiro. Un peu d'eau suffit pour que les dégâts soient considérables. Il faudrait alors arracher le tapis, défaire les

murs de plâtre, assécher les parois et enlever sans doute les pierres de lave. Mais où en trouverait-on de nouvelles ?

Si la fuite fut vite réparée, l'infiltration, elle, continuait son travail de sape.

De mon côté, je venais de m'installer à Rimouski après un long exil à Paris pour mes études et à Winnipeg pour mon premier poste. En comparaison, le Bas-du-Fleuve semblait tout près de Sainte-Marthe-sur-le-Lac. C'était sans tenir compte des problèmes de tuyauterie et de l'acharnement du plombier arroseur.

Quand au début janvier 2002 je vis mon père exsangue et aphone assis au haut bout de la table à manger face au lac, il était si désemparé qu'on aurait dit qu'il pataugeait dans sa cave avec de l'eau jusqu'aux genoux.

•

Rien ne put de fait contenir la montée des eaux. Surtout que mon père s'était appliqué à nier l'évidence. Que sa nouvelle compagne avait cru sa version. Il avait eu un coup de mou au début des années 1980. Un simple voyage en Floride l'aurait remis sur pied.

Quand le diagnostic tomba, elle dut se résoudre à cohabiter avec l'assassin transformiste, un peu apothicaire, un peu plombier. Rien ne la prépara à composer avec sa conversion en marchand de sable.

À la fin 2010, l'assassin se mit à endosser ce nouveau rôle avec la même perversité qu'il avait été plombier. Plutôt que de jeter du sable dans les yeux, il saupoudrait du piment de Cayenne pour s'assurer que mon père ne ferme plus l'œil ni le jour ni la nuit.

Soucieux de varier les plaisirs, il y ajouta un peu d'ellébore pour lui faire oublier non pas la souffrance ou la détresse, qui n'ont aucun besoin de la mémoire pour être éprouvées dans la chair, mais tout le reste. Et de fait mon père se mit à oublier de se lever, de se laver, de se vêtir, de marcher, de manger, d'uriner, de déféquer.

À la longue, le marchand de sable n'eut même plus besoin de piment. Mon père oublia aussi de dormir.

Quand il n'était pas occupé à oublier, il lui prenait des envies de chasser le marchand de sable et de lui régler son compte une bonne fois pour toutes, avant qu'il n'invente un autre rôle de sa composition.

Un soir que sa compagne l'avait laissé seul à la maison, il avala toute la bouteille de somnifères.

Mon père fut par la suite placé dans un CHSLD, et l'assassin manigança pour scier la dernière branche de l'arbre généalogique.

Ma belle-mère fit interdire les visites aux trois fils, sous prétexte qu'ils étaient des vautours. Elle a bien failli faire de moi le troisième ex-fils.

Grâce à une assistante sociale, je réussis à le revoir une dernière fois au jour de l'An 2014.

Il mourut la même année, une semaine après avoir atteint quatre-vingts ans.

L'infirmière de garde m'appela en pleine nuit pour m'annoncer que mon père venait de succomber à une longue pneumonie.

•

Aujourd'hui, je suis le seul héritier de mon père. Par testament, il a déshérité ma belle-mère, ma mère, mes frères et même mes neveux et nièces. Son héritage me revient à condition que je n'en fasse pas bénéficier le reste de ma famille. Lourd héritage, surtout que je n'aurai pas d'enfants.

Lourde hérédité aussi. S'agit-il d'un mal de famille, un mal constitutionnel comme celui de Roderick Usher ?

Plus j'y pense, plus je crois que mon père est mort suffoqué, non par une infection, mais par l'assassin étrangleur, dans ce qui aura été son ultime métamorphose.

Posté derrière les stores vénitiens de ma fenêtre qui donne sur la baie, je m'imagine parfois voir sa silhouette déboucher sur la rue Saint-Germain Est. Il est là à me narguer en

dessous de l'alignement qui clignote pour indiquer la fin du chenal de la marina de Rimouski.

Mais n'est-ce pas sous-estimer l'assassin de la 2e Avenue que de lui supposer le même mode opératoire qu'en 1982 ? Lui qui sait être pharmacien, plombier, marchand de sable, égorgeur, comment savoir quel sera son prochain avatar ? Professeur, banquier, hygiéniste dentaire, agent du fisc ou écrivain ?